

de ses préjugés au point où l'étaient alors , où le sont peut-être encore aujourd'hui les Espagnols. Ces préjugés faisaient le fond de toutes leurs pensées , influaient sur leurs jugemens , formaient leur caractère. Ils n'employaient le génie ardent et vigoureux que leur a donné la nature qu'à inventer une foule de sophismes pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dogmatique , plus décidée , plus ferme , plus subtile. Ils étaient attachés à leurs usages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnaissaient qu'eux dans l'univers de sensés , d'éclairés , de vertueux. Avec cet orgueil national , le plus aveugle qui fut jamais , ils auraient eu pour Athènes le mépris qu'ils avaient pour Tlascala. Ils auraient traité les Chinois comme des bêtes ; et partout ils auraient outragé , opprimé , dévasté.

Malgré cette manière de penser si hautaine et si dédaigneuse , les Espagnols prirent avec eux six mille soldats tlascalans , qui devaient les conduire et les appuyer.

xi. Introduits dans la capitale de l'empire , les Espagnols sont obligés de l'évacuer après plusieurs événements extraordinaires.

Avec ce secours Cortez s'avancait vers Mexico , à travers un pays abondant , arrosé , couvert de bois , de champs cultivés , de villages et de jardins. La campagne était féconde en plantes inconnues à l'Europe. On y voyait une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant , des animaux d'espèces nouvelles. La nature était différente d'elle-même , et n'en était que plus agréable et plus riche. Un air tempéré , des chaleurs continues , mais supporta-

bles , entretenaient la parure et la fécondité de la terre. On voyait dans le même canton des arbres couverts de fleurs , des arbres chargés de fruits. On semait dans un champ le grain qu'on moissonnait dans l'autre.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchaient pas. Ils voyaient l'or servir d'ornemens dans les maisons et dans les temples , embellir les armes des Mexicains , leurs meubles et leurs personnes ; ils ne voyaient que ce métal. Semblables à cet Mammona dont parle Milton , qui , dans le ciel , oubliant la Divinité même , avait toujours les yeux fixés sur le parvis qui était d'or.

Montézuma , que ses incertitudes , et peut-être la crainte de commettre son ancienne gloire , avaient empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée ; de se joindre depuis aux Tlascalans , plus hardis que lui ; d'assaillir enfin des vainqueurs fatigués de leurs propres triomphes ; Montézuma , dont les mouvemens s'étaient réduits à détourner Cortez du dessein de venir dans sa capitale , prit le parti de l'y introduire lui-même , mais après lui avoir tendu des pièges , dont le mieux ordonné coûta la vie à six mille Cholulans , malheureusement choisis pour être les instrumens des lâches vues de leur maître. Il commandait à trente princes , dont plusieurs pouvaient mettre sur pied des armées. Ses richesses étaient considérables , et son pouvoir absolu. Il paraît que ses sujets avaient

quelques connaissances et de l'industrie. Le peuple était guerrier et rempli d'honneur.

Si l'empereur du Mexique eût su faire usage de ses moyens, son trône eût été inébranlable. Mais ce prince, oubliant ce qu'il se devait, ce qu'il devait à sa couronne, ne montra pas le moindre courage, la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvait accabler les Espagnols de toute sa puissance, malgré l'avantage de leur discipline et de leurs armes, il voulut employer contre eux la perfidie.

Il les comblait à Mexico de présents, d'égards, de caresses, et il faisait menacer Vera-Cruz. Sorti de la place avec une partie de sa garnison et quelques montagnards qui l'avaient joint, Escalante attaqua l'armée envoyée pour le combattre, et la mit en déroute. Sa victoire coûta cher. Il fut mortellement blessé, ainsi que sept de ses plus braves compagnons. Un d'entre eux tomba même vivant au pouvoir des fuyards, et on envoya sa tête à la capitale de l'empire pour détromper ceux qui persistaient à croire à l'immortalité des Espagnols.

Cortez, instruit de ce triste événement par deux Tlascalans déguisés qui lui avaient été expédiés, en fit part à ceux de ses officiers en qui il avait placé sa confiance, et les invita à méditer profondément sur le parti qu'il convenait de prendre. Les uns pensèrent qu'il fallait demander un passe-port pour se retirer. Il parut à d'autres qu'il valait mieux s'éloigner secrètement pendant la nuit. Le plus grand nombre fut d'avis d'ignorer

ce qui s'était passé, et d'attendre quelque circonstance favorable pour sortir de l'embarras où l'on se trouvait.

Aucune de ces opinions ne se trouva à la hauteur des pensées du général. « Il ne doit, dit-il « d'un ton imposant, il ne doit appartenir qu'à « un coup du plus grand éclat de décider de notre « destinée. Nous irons, oui, nous irons arrêter « l'empereur jusque sur son trône, et le condui- « rons dans le quartier que nous occupons. C'est « la résolution la plus facile, la plus sûre, la plus « utile, la plus honorable à laquelle nous puis- « sions nous arrêter. Dans la crainte d'être poi- « gnardé, Montezuma ne fera point de résistance. « Le peuple étonné ne hasarderá aucun mouve- « ment en sa faveur. L'importance de l'otage fera « notre sûreté. Sous son nom, nous deviendrons « les arbitres du gouvernement. L'idée déjà éta- « blie que nous sommes des êtres supérieurs au « reste du genre humain sera de plus en plus « confirmée. « Ce discours entraîna tous les suf- « frages, et les mesures pour le succès furent si habilement combinées, que tout se passa comme on l'avait prévu.

A peine le souverain de tant de vastes états avait-il été ainsi dégradé, qu'il lui fallut livrer à ses géôliers ceux de ses lieutenans qui leur avaient fait la guerre. Un tribunal espagnol condamna ces malheureux aux flammes, et ils subirent leur sentence dans la capitale même de l'empire, aux

yeux d'une multitude immense, saisie d'étonnement, d'effroi et d'horreur. Cortez, qui, avant cet acte d'insolence et de barbarie, avait fait charger l'empereur de chaînes, se rendit sans perdre un moment auprès de lui. Les imposteurs qui vous avaient accusé d'être le premier auteur de leur crime sont enfin punis, lui dit-il. Vous avez confondu la calomnie en vous soumettant à une mortification de quelques heures. Vos fers sont rompus, et vous rentrerez dans votre palais quand il vous plaira. L'offre ne fut pas acceptée, et celui qui la faisait avait pris des mesures sûres pour qu'on n'en profitât pas.

Il restait à l'infortuné Montezuma une dernière humiliation à essayer, et elle ne se fit pas attendre. L'ambition de ses oppresseurs était de le rendre vassal de la Castille. C'était une proposition délicate à faire. On lui fit insinuer par Marina que c'était le seul moyen de se débarrasser des orgueilleux étrangers qui l'abreuvaient de tant d'opprobres. Il se laissa prendre au piège. Lui-même offrit ce que vraisemblablement on n'aurait jamais osé lui demander. L'hommage de sa couronne fut fait avec une solennité qui pouvait le faire regarder comme un acte national; et pour premier tribut, il livra tout l'or qui se trouvait dans ses trésors, tout celui que ses courtisans y purent joindre.

Au milieu de ces succès, on apprend que Narvaès vient d'arriver de Cuba avec huit cents fan-

tassins, avec quatre-vingts chevaux, avec douze pièces de canon, pour prendre le commandement de l'armée et pour exercer des vengeances. Ces forces étaient envoyées par Vélasquez, mécontent que des aventuriers, partis sous ses auspices, eussent renoncé à toute liaison avec lui, qu'ils se fussent déclarés indépendans de son autorité, et qu'ils eussent envoyé des députés en Europe pour obtenir la confirmation des pouvoirs qu'ils s'étaient arrogés eux-mêmes. Quoique Cortez n'ait que deux cent cinquante hommes, il marche à son rival: il le combat, le fait prisonnier, oblige les vaincus à mettre bas les armes, puis les leur rend en leur proposant de le suivre. Il gagne leur cœur par sa confiance et sa magnanimité. Les soldats se rangent sous ses drapeaux, et avec eux il reprend, sans perdre un moment, la route de Mexico, où il n'avait pu laisser que cent cinquante Espagnols qui, avec les Tlascalans, gardaient étroitement l'empereur.

Il y avait des mouvemens dans la noblesse mexicaine, qui était indignée de la captivité de son prince; et le zèle indiscret des Espagnols qui, dans une fête publique en l'honneur des dieux du pays, renversèrent les autels et massacrèrent les adorateurs et les prêtres, avait fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains avaient des superstitions barbares, et leurs prêtres étaient des monstres qui faisaient l'abus le plus affreux du culte abomi-

nable qu'ils avaient imposé à la crédulité de la nation. Elle reconnaissait, comme tous les peuples policés, un être suprême, une vie à venir, avec ses peines et ses récompenses ; mais ces dogmes sublimes étaient mêlés d'absurdités qui les rendaient incroyables.

Dans la religion du Mexique, on attendait la fin du monde à la fin de chaque siècle, et cette année était dans l'empire un temps de deuil et de désolation.

Les Mexicains invoquaient des puissances subalternes, comme les autres nations en ont invoqué sous le nom de *génies*, de *camis*, de *manitous*, d'*anges*, de *fétiches*. La moindre de ces divinités avait ses temples, ses images, ses fonctions, son autorité particulière, et toutes faisaient des miracles.

Ils avaient une eau sacrée dont on faisait des aspersion. On en faisait boire à l'empereur. Les pèlerinages, les processions, les dons faits aux prêtres étaient de bonnes œuvres.

On connaissait chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs superstitions leur étaient particulières. Tous les ans ils choisissaient un esclave. On l'enfermait dans le temple ; on l'adorait ; on l'encensait, et on finissait par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une superstition qu'on ne trouvait pas ailleurs. Les prêtres pétrissaient en cer-

tains jours une statue de pâte qu'ils faisaient cuire. Ce jour-là une foule innombrable de peuple se rendait dans le temple. Les prêtres découpaient la statue ; ils en donnaient un morceau à chacun des assistans, qui le mangeait, et se croyait sanctifié après avoir mangé son dieu.

Il vaut mieux manger des dieux que des hommes ; mais les Mexicains immolaient aussi des prisonniers de guerre dans le temple du dieu des batailles. Les prêtres, dit-on, mangeaient ensuite ces prisonniers, et en envoyaient des morceaux à l'empereur et aux principaux seigneurs de l'empire.

Quand la paix avait duré quelque temps, les prêtres faisaient dire à l'empereur que les dieux avaient faim ; et, dans la seule vue de faire des prisonniers, on recommençait la guerre.

A tous égards, cette religion était atroce et terrible ; toutes ses cérémonies étaient lugubres et sanglantes. Elle tenait sans cesse l'homme dans la crainte. Elle devait rendre les hommes inhumains, et les prêtres tout-puissans.

On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés de ces absurdes barbaries ; mais il ne fallait pas les détruire par de plus grandes cruautés ; il ne fallait pas se jeter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, et l'égorger ; il ne fallait pas assassiner les nobles pour les dépouiller.

Ces barbaries mirent les armes à la main des

Mexicains, et occasionnèrent plusieurs combats plus ou moins sanglans. La nouvelle en était parvenue à Cortez ; et quand même il n'en aurait pas été instruit, ce qu'il remarqua sur sa route, ce qu'il aperçut au voisinage de la capitale lui en aurait fait naître le soupçon. Tout lui faisait craindre de trouver impraticable l'entrée de la ville, et que, pour l'empêcher d'y arriver, on n'eût rompu les digues qui y conduisaient. Si cette précaution d'une exécution facile n'eut pas lieu, ce fut vraisemblablement dans l'espoir d'exterminer à la fois tous les ennemis de la religion et de l'empire. Ainsi l'armée, victorieuse de Narvaés, put regagner sans obstacle le poste qu'elle occupait avant son départ. C'était un espace assez vaste pour contenir les Espagnols et leurs alliés, et entouré d'un mur épais avec des tours placées de distance en distance. On y avait disposé l'artillerie du mieux qu'il avait été possible ; et le service s'y était toujours fait avec autant de régularité et de vigilance que dans une place assiégée ou dans le camp le plus exposé. Jamais ni le jour ni la nuit aucun officier, aucun soldat n'avait quitté sa pesante armure ; et cette sévère discipline continua tout le temps qu'on put rester dans la ville.

A peine les Espagnols commençaient à se réjouir de leur réunion, que leur quartier fut attaqué de tous les côtés. Les assaillans étaient en grand nombre, et tous transportés d'une rage

égale. Vainement l'artillerie abattait-elle des rangs entiers ; ceux qui suivaient remplissaient à l'instant le vide, et étaient eux-mêmes bientôt remplacés par ceux qui avaient moins souffert. Cet emportement se soutint du matin au soir. Un succès complet paraissait devoir le couronner. Déjà le feu avait pris à quelques ouvrages, et d'autres étaient assez endommagés pour ne pas laisser craindre une grande résistance. Heureusement pour les assiégés, l'usage où étaient les naturels du pays de ne jamais combattre durant les ténèbres les décida à se retirer à l'entrée de la nuit.

Cortez était trop éclairé pour ne pas comprendre qu'une guerre défensive ne convenait pas à sa situation. Aussi ne tarda-t-il pas à ordonner ou à conduire lui-même des sorties vigoureuses. Elles étaient heureuses et très-heureuses partout où ses troupes pouvaient manœuvrer et faire usage de leurs arquebuses. Mais aussitôt qu'il leur fallait poursuivre dans les rues ceux des Mexicains qui avaient échappé au carnage, des flèches et des pierres lancées du haut des maisons les empêchaient de recueillir aucun fruit durable de leurs victoires. Rarement rentraient-elles dans leurs retranchemens sans avoir essuyé quelque perte. Dans une action seule elles laissèrent douze de leurs plus intrépides guerriers sur le champ de bataille, et en ramenèrent soixante de blessés.

La résolution où paraissaient être et où étaient

en effet les Mexicains de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang plutôt que de souffrir plus long-temps la tyrannie d'un petit nombre d'insolens étrangers, fit juger aux Espagnols qu'ils périraient infailliblement les uns après les autres, s'ils s'opiniâtraient à rester dans la capitale. La difficulté était d'en sortir sans perdre leur réputation et sans risquer leur vie. Dans la vue de sauver l'une et l'autre, ils annoncèrent à Montézuma que, l'objet pour lequel ils avaient été envoyés étant rempli, il ne leur restait que d'aller rendre compte à leur souverain du succès de leur ambassade. La valeur qu'on nous connaît, ajoutèrent-ils, serait plus que suffisante pour assurer notre retraite; mais il ne nous convient pas de quitter le pays en ennemis. Instruisez vos peuples de nos volontés, et que l'exécution n'en soit pas troublée. L'empereur trouva l'ouverture qui lui était faite favorable à ses intérêts et dans les principes d'une justice exacte. Aussi ne balançait-il pas à se porter pour arbitre entre ses sujets et ses oppresseurs. De bons observateurs doutèrent de l'issue de sa médiation, et voici pourquoi.

Lorsque ce prince était tombé au pouvoir des Espagnols, il avait assuré sa cour que c'était pour s'instruire des mœurs et des usages des régions orientales d'où ces hommes extraordinaires étaient arrivés, qu'il se rendait librement dans celui de ses palais qu'il leur avait assigné pour demeure.

Tout ce qui se passa depuis parut confirmer la vérité de ses premières paroles. Ses officiers lui rendaient leurs services ordinaires. Il travaillait avec ses ministres. Les conseils se tenaient régulièrement. Aucune place civile ou militaire ne restait vacante. La marche du gouvernement était toujours la même. Le chef de l'état visitait les temples, allait à la chasse, ne montrait aucune inquiétude. Les Castellans qui formaient sa garde recevaient ses ordres, et leur général paraissait lui-même plus respectueux et plus soumis qu'aucun des siens. Ces apparences ne trompaient pas les gens éclairés; mais ils se taisaient. En parlant, ils auraient craint de se rendre odieux aux Européens, qui alors disposaient de tout, et d'offenser leur maître, qui n'aurait pas pardonné qu'on l'eût jugé capable d'avoir avili la dignité de sa couronne. La multitude fut long-temps abusée. Ses murmures commencèrent avec ses soupçons. On la vit se porter aux dernières violences aussitôt qu'il ne lui fut plus possible de douter de l'humiliation de son souverain. Elle allait livrer un nouvel assaut à l'instant même où Montézuma, avec toute la pompe qui, dans les grandes occasions, entourait le trône, se présentait sur les murailles pour parler.

A sa vue on se prosterne. Un silence profond succède à des cris tumultueux. Les armes tombent de toutes les mains. A peine les plus échauffés se permettent-ils de respirer. Mais la fureur, un